



J. CAMBIER.

Blida. — Le marché.

Blida. Les gorges de la Chiffa

(29 mars).

Nous partons d'Alger à six heures cinquante par un ciel superbe et une température déjà élevée. Jusqu'à Hussein-Dey nous côtoyons la baie; la mer, très belle à cette heure matinale, roule de faibles vagues qui viennent mourir sur le sable dans un blanc moutonnement d'écume.

A Hussein-Dey, la voie s'engage à travers les derniers coteaux du Sahel : nous courons dans des tranchées couronnées de cactus et d'aloès de grande taille; des coteaux garnis de vignes s'étagent au-dessus de nos têtes jusqu'au bord de l'Oued Harrach.

La voie, laissant alors la direction de Tizi-Ouzou se dirige au sud-ouest et nous continuons notre course vers

Blida presque en ligne droite. Nous suivons pendant quelque temps encore la rive gauche de l'Oued Harrach et nous entrons bientôt dans la célèbre plaine de la Mitidja.

Cette vaste dépression de 216 000 hectares d'étendue formée de dépôts sédimentaires apportés par les fleuves, est certainement la région la plus fertile de toute l'Algérie. La terre arable, profonde et de bonne qualité, répond aux soins que lui donnent les colons par des récoltes abondantes en céréales et en vin. Du haut des plates-formes des voitures on embrasse de grandes étendues de cette Brie africaine; les fermes assez bien construites, avec leurs barrières de cactus, ombragées par des bosquets ou des allées d'eucalyptus, ont un air de prospérité qui fait plaisir à voir au milieu de cette étendue de verdure. Cependant, j'avais imaginé dans la Mitidja de plus belles céréales : l'herbe pousse trop à l'aise au milieu de ces blés.

« La Mitidja, nous dit un cultivateur de la région qui nous accompagne dans le train, verrait ses récoltes décuplées avec de l'eau et, chose à noter, elle en reçoit une quantité plus que suffisante; les rivières y sont nombreuses et bien distribuées; il ne nous manque que des barrages et des réservoirs pour retenir ces eaux trop vite disparues; de ces travaux, quelques-uns sont commencés, les principaux ne sont encore qu'en projet. » Et comme je m'extasiais sur la beauté des vignes : « Vous voyez là, dit-il, une faute des colons de la Mitidja. Il y a quelques années les cours des vins étaient assez élevés, le phylloxera avait diminué la récolte française et on nous demandait d'y suppléer. Cédant à l'entraînement, nous avons couvert de vignes les grands espaces que vous voyez et nous avons choisi comme plant l'aramon qui vient bien en plaine, qui donne jusqu'à 200 hectolitres à l'hectare, mais d'un vin de qualité très ordinaire, se conservant mal et dont l'écoulement devient aujourd'hui excessivement difficile; après avoir planté à outrance, beaucoup vont être forcés d'arracher et de revenir aux céréales qu'ils n'auraient peut-être pas dû quitter. »

Pendant que je bavarde, le train a filé rapidement; à la station de Gué de Constantine nous remarquons un eucalyptus superbe. L'eucalyptus est un bel arbre : grâce à sa croissance rapide, à son feuillage toujours vert, à son bois dur propre à la menuiserie et à la marqueterie, grâce aussi à la propriété curative de ses feuilles qui dit-on chassent les miasmes des fièvres, il a rapidement conquis sa place dans la Mitidja, dont il transforme la physionomie en l'égayant.

Après quelques stations, Baba-Ali, Birtouta, qui passent trop rapidement pour que nous en ayons gardé une impression durable, nous arrivons à Boufarik. C'est une ville de 8000 habitants environ, à l'aspect coquet au centre d'un vignoble aussi remarquable par les procédés de culture proprement dits que par les moyens perfectionnés de fabrication. Mais notre programme ne nous permet pas de nous y arrêter et nous en sommes réduits à l'observer de loin. En passant devant une superbe avenue on peut voir tout au fond la statue du sergent Blandan. C'est près de là, à Beni-Méred où nous allons passer tout à l'heure, qu'eut lieu, le 11 avril 1841, le fait d'armes que tout le monde connaît, et c'est de Boufarik que partit le secours, hélas! trop tardif, pour la plupart de ces braves. Voici en effet Beni-Méred, et là, tout près de la ligne, nous pouvons voir, blanc sous le soleil, l'obélisque surmontant une fontaine monumentale qui rappelle le glorieux fait d'armes de 1841. Ce monument a été élevé à la place même du combat par une souscription publique. Quant à Beni-Méred lui-même, c'est un petit village de 600 habitants environ bâti au milieu des vignes et des orangers. En jetant un dernier coup d'œil sur cette plaine, la pensée se reporte à une quarantaine d'années en arrière. Comment peut-on imaginer qu'à cette époque elle était couverte de marais pestilentiels qui causèrent la mort de tant de braves colons?

La ligne se rapproche maintenant des montagnes qui bornent l'horizon au sud et d'autre part de vastes champs

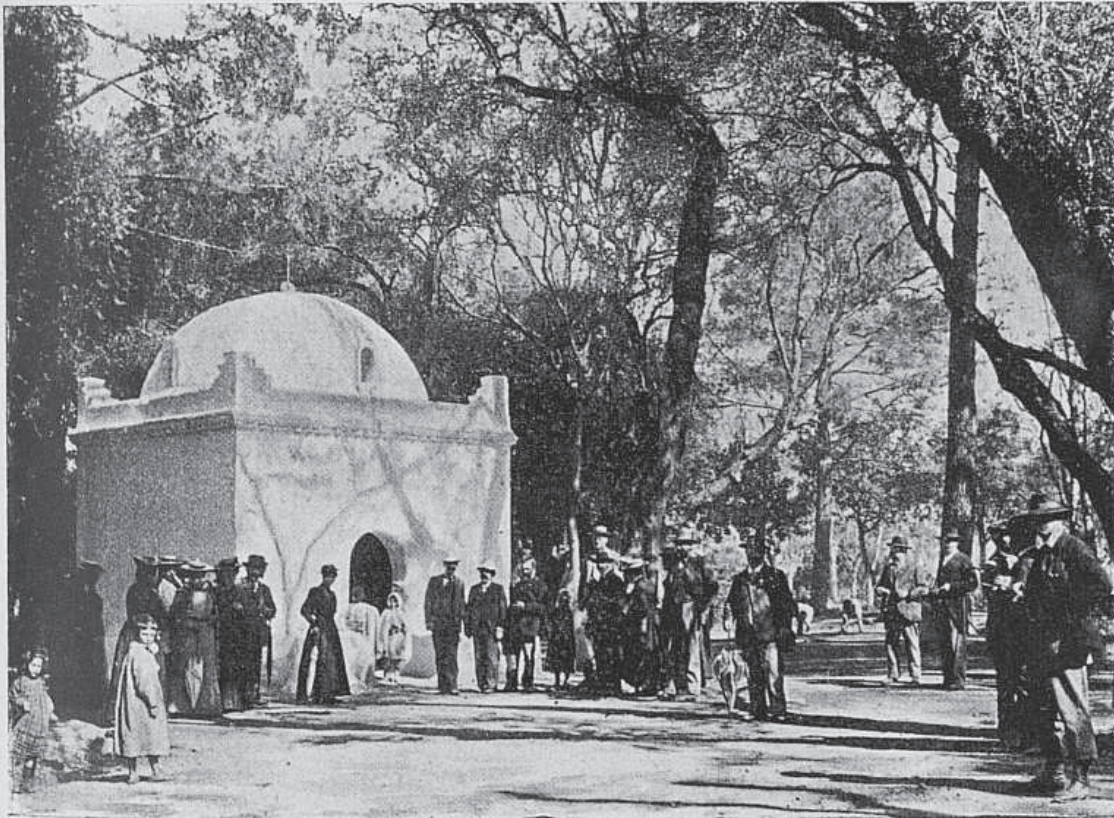


d'orangers et de citronniers chargés de fruits, nous annoncent l'approche de la séduisante Blida, la « petite rose », comme disent les Arabes.

L'arrivée à Blida donne l'impression, non d'une visite à une ville d'Algérie mais à l'une des plus jolies sous-préfectures de la métropole. Une superbe allée de 1 kilomètre conduit de la gare à la porte Bab-el-Sebt, car la ville est entourée d'un mur de 1 m. 80 à 2 mètres de hauteur percé de six portes. La porte Bab-el-Sebt ouvre sur la rue du même nom plantée d'un double rang d'orangers sur lesquels sont à la fois les feuilles, les fleurs et les fruits. Pendant un court repos à l'hôtel où nous déjeunerons, notre aimable collègue M. Thibault, et M. Reuillard, professeur au collège, qui nous accompagnent, nous donnent quelques renseignements généraux sur Blida. Admirablement bâtie au pied de l'Atlas, au fond de la Mitidja, à 260 m. d'altitude, elle doit à cette situation une fraîcheur d'air qu'on ne trouve que rarement dans ce pays du soleil. Arrosée par l'Oued el Kébir, elle est bien fournie d'eau : les nombreuses fontaines de la ville le prouvent et aussi les irrigations parfaitement comprises des orangeries et jardins. La ville compte actuellement 28 000 habitants ; elle a été rebâtie à neuf, après le tremblement de terre du 2 mars 1867 qui l'avait presque entièrement détruite. C'est une ville artistique et intellectuelle, un séjour de vie facile et agréable, aussi a-t-elle attiré, déjà plusieurs familles de grande fortune ; c'est là aussi que les Arabes aisés viennent, avec leur luxe habituel, jouir des bienfaits de notre civilisation.

Le signal se fait entendre ; nous partons. Ayant repassé la porte Bab-el-Sebt nous allons suivre une partie des superbes avenues qui entourent la ville d'une ceinture d'ombre et de verdure. Voici d'abord l'allée des platanes et à droite le collège Saint-Charles, établissement congréganiste, puis l'allée des Caroubiers (le caroubier est un assez joli petit arbre toujours vert, mais qui, paraît-il, a

l'inconvénient de répandre au moment de la floraison une odeur caractéristique assez insupportable), et nous arrivons au Bois sacré ou Jardin des Oliviers. Cette promenade n'est pas le moindre charme de Blida. Dès l'entrée, la vue est attirée par l'élégant marabout de Sidi-Yacoub. C'est le tombeau d'un saint quelconque où les femmes arabes viennent prier et chercher par des attouchements à la pierre

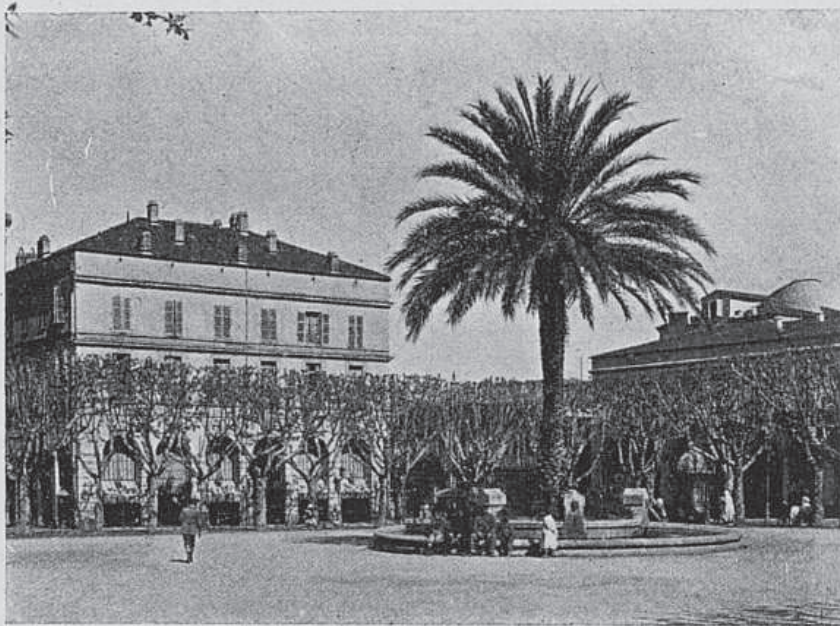


J. CAMBIER.

Blida. — Marabout de Sidi-Yacoub.

tombale, accompagnés de grands cris, la guérison de leurs maladies et de celles de leurs enfants. Auprès du marabout, sur lequel ils projettent leur ombre, s'élèvent bien au-dessus de nos têtes les oliviers centenaires dont les troncs vénérables semblent avoir été troués à coups de canon. Un dernier coup d'œil d'admiration à ces magnifiques arbres qu'enlacent des glycines aux grappes décoratives dans le vert du feuillage naissant; et nous reprenons

la direction de la ville par l'allée des Orangers et le boulevard Bizot bordé de coquettes petites villas cachées derrière les fleurs et les citronniers couverts de leurs fruits d'or. Je fais ici une remarque : alors que les femmes arabes d'Alger laissent voir leurs deux yeux sous le voile, celles de Blida ne risquent qu'un œil à la lumière. Nous voici au jardin public ou jardin Bizot. Là le palmier dattier étale ses larges feuilles, le grenadier pousse en pleine terre et

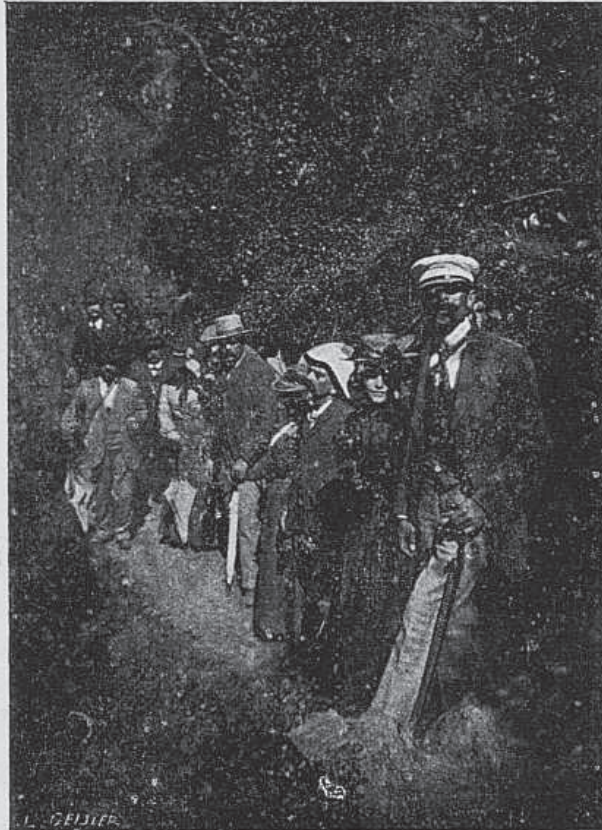


J. CAMBIER.

Blida. — Place d'Armes.

sert de bordure aux massifs de micoucouliers. Nous rentrons en ville par la porte Bizot et la rue du même nom qui, suivant le long du collège communal, laissant à droite la place Saint-Charles et son église, débouche à la place d'Armes. Cette place, de forme rectangulaire, entourée d'arcades sous lesquelles sont les plus beaux magasins et les plus brillants cafés de la ville, offre un coup d'œil splendide. Des allées de platanes en avant des arcades, donnent l'ombre aux promeneurs et, au centre de la place, un superbe palmier marque la ligne droite entre un semblable du jardin Bizot et un autre qu'on aperçoit dans le lointain tout au haut de la rue d'Alger.

Il nous reste à visiter la ville indigène dans la partie nord-est de Blida. M. Thibault, qui manie la langue arabe comme sa langue maternelle, nous y conduit; et en cicéron soucieux de remplir consciencieusement sa tâche, il n'oublie aucun des coins intéressants de cette intéressante agglomération : les rues étroites, les cases et le commerce indigène; les maisons mauresques avec les cours intérieures fermées aux regards indiscrets; quelques renseignements mêmes tout à fait particuliers sur la vie et les mœurs des habitants, pour lesquels M. Thibault nous sert également d'interprète, rien n'échappe à notre curiosité. Je dois dire que nous avons trouvé cette partie de la ville beaucoup plus propre, mieux construite et mieux aérée que les quartiers indigènes



COLNENNE.

Dans les gorges de la Chiffa.

d'Alger ou de Constantine. Enfin après cette excursion attrayante en tous points, et apéritive aussi grâce à deux heures de marche, nous rentrons à l'hôtel où nous attend une table coquettement servie et un menu dont l'originalité sera encore un souvenir : car nous pourrons dire aux gourmets vantards de notre Landerneau : « Moi, j'ai mangé à Blida du civet de porc-épic ».

A peine avons-nous le temps, après déjeuner d'expédier quelques colis postaux d'oranges et de citrons, car il faut

partir pour les gorges de la Chiffa, à 15 kilomètres au sud de Blida. Nous roulons sur une belle route ombragée de grands arbres au milieu de cultures verdoyantes de céréales et d'orangers. Ces derniers surtout nous intéressent et nous avons pu en observer de véritables jardins. Le dessous des arbres, bien arrosé, est occupé par la culture maraîchère dont les produits sont écoulés surtout dans le sud¹.

Après avoir traversé l'Oued el Kébir et la Chiffa, rivières assez larges mais à peu près à sec, on remonte cette dernière sur la rive gauche. Nous entrons dans les montagnes de l'Atlas, la route a été conquise sur le rocher et par endroits même elle surplombe le torrent. Dans sa dernière partie, elle est bordée de grands aloès dont le relief puissant et les fleurs géantes ajoutent encore au pittoresque du paysage. Après une montée assez douce mais continue, nous arrivons bientôt au-dessus des gorges.

Malgré la profondeur du ravin et la hauteur des montagnes qui le bordent (7 à 800 m.), malgré le torrent qui gronde en se précipitant dans la gorge, le touriste éprouve un moment de déception devant ce spectacle. La nature semble n'avoir mis là de grandiose et de terrible, de sauvage et de sombre que juste assez, pour vous faire mieux goûter le charme des beautés aimables qu'elle prodigue autour de vous. Passons, en effet, l'hôtel du *Ruisseau des*

1. L'oranger, nous dit M. Thibault, demande une terre riche et bien préparée; il lui faut de fréquents arrosages aussi n'est-il cultivé que dans le fond des vallées et dans les terrains facilement irrigables.

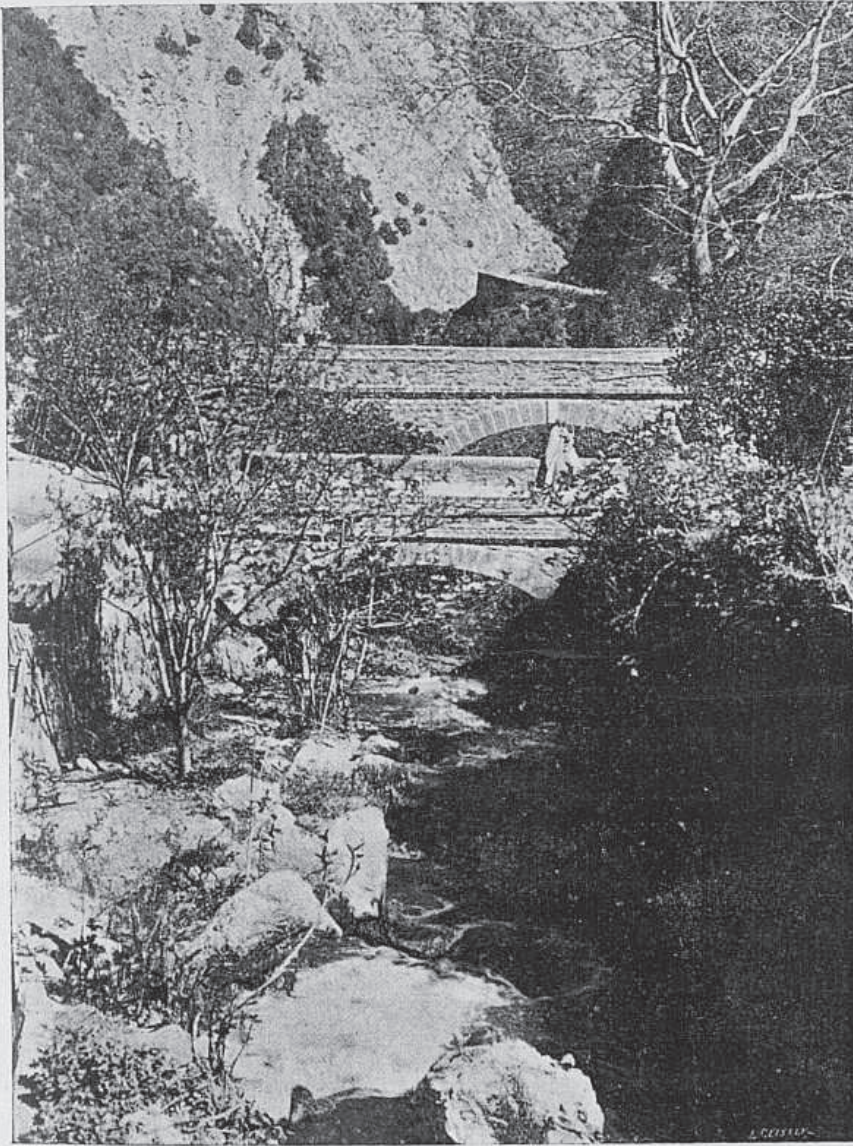
Grâce à ses eaux abondantes Blida a vu ses environs transformés en une vaste orangerie qui constitue avec la culture maraîchère la principale richesse du pays.

Chaque année, Blida expédie pour plusieurs centaines de mille francs de mandarines et d'oranges à destination de la France, principalement de Paris. La campagne dure environ quatre mois, de fin novembre à fin mars.

Les oranges de Blida jouissent d'une faveur telle que Boufarik ne craint pas de faire partir ses produits de la gare de Blida pour en avoir l'estampille.

Outre le mandarinier et l'oranger, il y a lieu de mentionner le cédratier et le limonier. Avec les fleurs de toutes ces espèces on fabrique des parfums, avec leurs fruits des boissons rafraîchissantes et des confitures délicieuses.

singes où le peintre Girardin a brossé, sur les murs de la salle à manger, un certain nombre de ces animaux dans des poses tout à fait pittoresques et remontons le ruisseau.



J. GAMBIER.

Blida. — Ruisseau des Singes.

Peut-on imaginer une végétation plus luxuriante que ce fouillis de lauriers, de figuiers, d'oliviers, de tuyas qui s'entremêlent et s'étagent les uns au-dessus des autres jusqu'au sommet de la montagne à 400 ou 500 mètres au-dessus de nos têtes? Enfin, et la chose devient rare, paraît-il, les singes eux-mêmes (nous avons vu des singes) voulurent

joindre pour la caravane, la note comique à ce tableau, et nous pûmes apercevoir à l'œil nu... le dos de quelques représentants de cette intéressante famille.

Le temps de cueillir quelques cannes de laurier comme souvenir et retour à Blida sous un soleil ardent et dans des nuages toujours renouvelés d'une épaisse poussière.

Le train du soir nous ramenait à Alger où, dans le charme d'un repos mérité, nous pouvions écrire sur nos tablettes au-dessous de la date du 29 mars : étape inoubliable de notre inoubliable voyage.

FOUQUET.

LA SOIRÉE

Voici la troisième soirée que nous passons à Alger; la première a été occupée par la réception du Comité d'hivernage, la seconde par une conférence; aujourd'hui le programme nous laisse entièrement libres. Les touristes en profitent. Par groupes, ils se répandent dans la ville, humant l'air marin qui vient apporter une fraîcheur d'autant plus agréable que la journée a été fort chaude, lourde même.

Peu à peu la nuit vient. Dans la ville européenne, les becs de gaz s'allument, les magasins s'éclairent, projetant leur lumière blasarde sur les habits sombres et sur les blancs burnous des passants. A mesure que l'heure s'avance le bruyant va-et-vient de la foule diminue, les devantures se ferment et le roulement des voitures et des tramways s'éteint. La cité se prépare au sommeil. Un rossignol lance sa roulade dans les bosquets du jardin Marengo; les étoiles scintillent dans un ciel pur, la lune argente les blanches terrasses des maisons et fait étinceler les flots mouvants de la mer.

Que fait-on là-haut, à cette heure, dans la ville indigène? Question bizarre direz-vous? Le point d'interrogation est posé; plusieurs semblent désireux de le voir suivre d'une

réponse: Nous nous engageons à nouveau dans le dédale des rues en escalier du vieil Alger, et si nos jambes s'en plaignent, notre curiosité est bientôt satisfaite.

La nuit, le quartier arabe est un véritable casse-cou. Quelques rares becs de gaz permettent de se diriger tant bien que mal à travers les couloirs étroits et tortueux. Plus de ciel étoilé : les maisons en se touchant forment des voûtes sombres sous lesquelles on ne marche qu'en trébuchant. Partout des recoins obscurs, véritables coupe-gorge, bien faits pour une embuscade, d'où peut sortir, pour se jeter sur vous et vous assommer d'un coup de matraque, quelque bandit arabe. Il fait bon regarder à ses pieds et prendre garde de tomber : ici on se heurte contre un indigène déguenillé qui dort accroupi dans l'étroit passage, plus loin un autre se glisse silencieusement entre les murailles resserrées. Dans la demi-obscurité, ne ressemble-t-il pas à un fantôme avec son burnous blanc? Écoutons! Un bruit de bataille, des cris perçants! C'est sans doute quelque étranger attardé qui vient de tomber dans un guet-apens et qu'on égorge? Non, c'est une rixe, rien de plus, et tout rentre dans le silence. Nous continuons notre excursion nocturne au milieu des ruelles endormies. De la musique, maintenant! Voilà qui est étrange! Dirigeons-nous de ce côté. C'est un vulgaire bal de quartier où l'on danse le quadrille et la polka comme dans nos faubourgs de villes.

Allah! Mahomet! que voyons-nous dans cette ruelle mieux éclairée que les autres! De jeunes arabes! Elles ne sont pas voilées celles-là! Vêtues d'étoffes claires ou multicolores, parées d'énormes bijoux, le visage tout maquillé, elles nous invitent galamment à prendre le café et à goûter... ne serait-ce qu'un doux instant de repos dans leur « maison hospitalière ».

Par le judas ou par la porte entre-bâillée, d'autres, mollement étendues sur des tapis, laissent échapper un joyeux éclat de rire en nous apercevant et viennent d'un air tout à fait engageant nous offrir leurs bons services. Ce ne sont

plus là les femmes voilées que nous avons vues se rendre silencieusement pendant la journée au cimetière arabe ou au bain maure.

Nous marchons de surprise en surprise.

Décidément Alger est la ville des contrastes, tout se mélange, tout se heurte, et l'on ne peut y faire un pas sans être frappé de la diversité des constructions, des races, des costumes, des religions, des langues et des mœurs.

H. CHARTIER.

